

Le soldat oublié, de Guy Sajer.

Guy Sajer, ce n'est autre que Mouminoux, le scénariste et dessinateur de Rififi, ce moineau philosophe que l'on pouvait découvrir autrefois dans le journal Tintin, bande très plaisante malgré son dessin tremblé qui aurait pu faire croire à un travail bâclé et de peu de valeur.

Le soldat oublié est un livre qui a connu plusieurs éditions françaises, et un nombre considérable de traductions, preuve de sa qualité, non seulement littéraire, mais aussi historique. La version que nous avons entre les mains est celle de Robert Laffont, parue dans le Livre de Poche en 1967. On peut lire dans l'introduction un peu sommaire de l'éditeur : *L'écriture pourra surprendre. Assurément, elle n'est pas celle d'un écrivain de métier ; simplement celle d'un homme qui avec ses mots à lui, ses images à lui, parfois maladroitement, souvent avec éclat et toujours avec force, essaie de dire ce qui, jamais encore n'avait été dit.*

Comment faut-il donc écrire pour que ces insupportables intellectuels puissent vous accorder du crédit, ou pour vous accueillir dans une fratrie où le tirage de leurs œuvres, oubliées aujourd'hui, n'avait pu qu'être insignifiant par rapport à celui que connut Le soldat oublié ?

Au contraire de ce qui est dit, Guy Sajer, est un homme en pleine maîtrise de son écriture qu'il use avec une virtuosité consommée pour relater des situations de guerre parmi les plus terribles qui soient, quand ses copains meurent tout autour de lui, certains la tripe en bouillie, tandis que d'autres, morts ou vivants, passent sous les chaînes des chenilles des tanks qui emportent avec elles dans leur course folle des débris de cadavres. C'est affreux, épouvantable, autant dans le spectacle que dans la souffrance de ces pauvres gars jetés là par l'histoire.

Certains ont mis en doute le récit de Sajer. Il est vrai que parfois l'on peut s'étonner. Non dans le sens que cela ne soit pas vrai, mais dans celui où l'auteur dut connaître des scènes encore plus atroces que celles qu'il décrit, soit dans le massacre de civils innocents ou de soldats prisonniers, soit dans le viol collectif des femmes rencontrées sur ce chemin de boue et de sang où plus rien d'une vie ordinaire n'existe. Un viol par exemple, ce nous semble, qui aurait été justifié par l'auteur. Retrouver une telle phrase dans un ouvrage de 700 pages, rude exercice que voilà !

Sajer, comme personne d'autre, a su montrer l'horreur de cette guerre. Et pourtant, et c'est là le problème de ce livre, engagé volontaire, ou tout au moins qui n'a pas trop renâclé à servir dans la Wehrmacht, l'homme admirait profondément la force et l'ordre allemands, il ne jugera jamais le camp qu'il a choisi. Au contraire, il semble même par moment l'estimer honorable dans son droit, et que sa volonté de conquête, avec les destructions et les meurtres en série que cela comporte, n'est nullement plus condamnable que la guerre de défense que doivent mener les pays agressés. Non, jamais, Ô grand jamais, il n'accuse la grande Allemagne d'avoir été l'attaquant, autant à l'ouest qu'à l'est, autant au

nord qu'au sud. Et comble de l'indignation pour le lecteur tout de même resté quelque peu sensible à une certaine morale de l'histoire, Hitler n'est jamais jugé. Au contraire, on pourrait même croire par moment que Guy Sajer, malgré toutes les horreurs qu'il découvre, malgré l'enfer que cette guerre lui impose et de laquelle il a toutes les chances de ne pas revenir vivant, l'admire. Il va même jusqu'à le citer tout en relevant la justesse de ses propos : *la victoire a aussi ses victimes* ! Et si ce ne sont pas là les termes exacts, ils n'en sont pas loin. Mais que comptaient les victimes, pour cet être amoral au suprême degré, capable de ne comprendre que ses propres maux physiques dont il accusait probablement tous les Juifs de la terre d'en être responsables !

Chose plus étonnante encore, l'auteur, alors même qu'il écrit ses mémoires de guerre plusieurs années après à la fin de celle-ci, n'analyse rien de tout ce que l'Europe put connaître dans ce maelstrom auquel il participait de manière directe. Il ne cite jamais le nombre de morts - dément, plus de 20 millions pour la Russie - que la campagne de l'est a occasionnés. Le problème Juif, alors qu'il pouvait tout savoir de ce qui s'était passé dans les camps par les publications et rapports nombreux que l'on publiait à l'époque, ne serait-ce aussi par la documentation phénoménale engendrée par le Procès de Nüremberg, n'existe ni n'a jamais existé. Il y a la grande Allemagne, mise sur le même pied que toutes les autres nations, voire un cran au-dessus, un point c'est tout !

Ainsi pour lui la guerre, que pourtant il décrit avec un talent incontestable, il nous y plonge même avec une force peu commune, cauchemar duquel on ne peut ressortir intact, d'aucune manière, n'est qu'un avatar que l'on doit on ne sait trop à quels enchaînements de l'histoire, stupidité de l'homme, cupidité, que sait-on encore, mais en aucun cas aux individus qui l'ont provoquée, Hitler et son entourage de canailles, véritables résidus de l'humanité. Ceux-ci, tous soudés pour venir à bout de toutes les démocraties de la planète, ce mot non seulement gommé de leur dictionnaire, mais haï au point que le sang de millions de victimes ne sera pas encore suffisant pour qu'ils en soient véritablement délivrés, apparaissent ainsi absouts de leurs torrents de turpitudes. Ce sont là les chefs que l'on doit suivre, et en priorité, Hitler, Dieu au-dessus de Dieu. Heil Hitler !

Or donc ils le suivent. Eux tous. Avec un ensemble pathétique. Baignant ainsi d'un bout à l'autre de cette tragédie dans une obéissance servile complètement folle où il ne sera jamais permis à personne de critiquer d'une manière quelconque, non seulement ce dictateur fou, mais aussi la grande Allemagne. Et le faire, c'est plus dangereux encore que les balles qui peuvent venir d'en face. Et même au milieu de ses petits camarades où pourtant d'ordinaire l'on s'accorde si bien. On se souvient de ce passage où notre jeune idéaliste fait la morale à un homme, l'estropié du genou, qui lui apparaît comme défaitiste :

- *Qu'est-ce qu'il faut faire d'après vous ?*
Sans changer d'expression, il haussa les épaules :

- *Oh ! tu sais, il n'ya pas grand-chose à faire. Quand je me suis fait casser le genou, c'est à ma tête que je faisais attention ; le mieux serait de repartir dans l'autre sens...*

- *C'est ça ! et laisser tomber les copains qui crèvent de froid et de faim en première ligne.*

L'autre me regarda. Un instant il cessa de sourire, puis son visage se détendit à nouveau, et il ajouta avec la même désinvolture qu'au début de la conversation.

- *Ils n'ont qu'à faire, comme je le disais, demi-tour, droite ! lança-t-il en imitant l'ordre du feldwebel.*

- *Vous n'y songez pas, lui dis-je en fronçant les sourcils. Les bolcheviks en profiteraient. C'est impossible, la guerre n'est pas finie, vous n'avez pas le droit de penser cela.*

Stupidité de notre jeunot, résignation de l'autre, et apparemment honnêteté de l'auteur qui reconnaît au moins dans quel bouillon de culture on l'a trempé. Il n'hésitera même pas plus tard à dénoncer ce défaitiste à la cantonade avec tous les risques que cela comportait pour lui. Car il est évident que pour un « lâche » pris soudain de doute quant à la grande mission du pays natal et l'exprimant de vive voix, ce serait finir à brève échéance devant un peloton d'exécution, ou d'une manière plus expéditive encore, périr illico presto d'une balle dans la tête expédiée par l'un ou l'autre des supérieurs en présence.

En vérité la plupart de ces soldats sont complètement vicié par une doctrine et par en engagement. Où le fait de mourir dans dix minutes ou un quart d'heure pour une cause que l'on estime sacrée, ne peut être considéré comme un drame, plutôt comme une étape presque nécessaire pour accomplir le grand destin qu'à défini le chef suprême sans qu'aucun des moyens utilisés dans ce but ne lui répugne : l'asservissement des nations à n'importe quel prix, terrifiante croisade où la souffrance des autres est nulle, et où le nombre des victimes est sans importance.

Sajer a-t-il réellement cru en la doctrine hitlérienne alors qu'il était au front ? Ou au contraire ne s'est-il pas laissé aller à ce type de réflexion que plus tard, peaufinant à l'extrême une idéologie fascisante en gestation ? On ne le saura sans doute jamais.

Revenant au récit, malgré ses qualités littéraires, les quelques pages que nous reproduirons plus bas les prouveront, malgré qu'il vous remue, malgré qu'il vous fait participer en plein par son talent à cette guerre atroce, est quelque part insensé. Parce que son auteur, comme tant d'autres, en dépit de toutes les expériences traumatisantes qu'il a vécues, semble n'avoir rien appris du sens profond que l'on pourrait attribuer à la notion d'humanité.

On pourrait encore objecter au final, que d'échapper à tant de mitraille est douteux. Nous ne le croyons pas. Sur un certains nombre d'hommes que vous envoyez sciemment au casse-pipe, terme bien léger pour des massacres se

déroulant dans les pires conditions, en ce sens on retombe sur la même problématique que la guerre précédente, un certain nombre d'individus échapperont à la mort, moins souvent aux blessures. Ce sera un sur dix, un sur cent, un sur mille peut-être, mais il y aura forcément des rescapés à se sortir de ce cauchemar. Guy Sajer fait partie des survivants. Cela conforte la loi des nombres. Il en fut de même dans les camps d'extermination où il semblerait qu'aucun homme, qu'aucune femme, n'aurait pu avoir la moindre chance s'en sortir. Et pourtant ce fut le cas. D'aucuns ou d'aucune, pour des raisons diverses, les principales tenant probablement à ce que l'emprisonnement fut plus tardif, sont revenus de l'enfer et ont pu témoigner.

Témoignage qu'eut pu accepter Guy Sajer, tenant de la Grande Allemagne alors qu'il était français par son père ? On est loin d'en être certain. Et l'on comprend mieux que finalement il ait été viré de Pilote dont l'une des têtes pensantes, fut-ce Goscinny, la chose mérite d'être éclaircie, ayant lu le Soldat oublié, était à juste titre en droit de ce poser de sérieuses questions sur l'idéologie de ce collaborateur pourtant parmi les plus talentueux.

Reste aussi que tout cela dérange. Voilà Mouminoux auteur attachant de Rififi, brave moineau plein de sagesse qui ne demande qu'à être au chaud dans sa pantoufle, et Guy Sajer, admirateur fidèle de la Grande Allemagne.

Note : peu de critiques du Soldat oublié, ne vont vraiment en profondeur et méritent le détour. La suivante échappe à cette légèreté déprimante¹ :

Bonsoir,

J'ai récemment terminé le livre de Guy Sajer. Il est évident qu'il s'agit d'un témoignage de tout premier plan. Il est d'ailleurs presque paradoxal que le plus fort témoignage qu'il m'ait été donné de lire sur ce front (mais peut-être en existe t'il d'autres non encore lus ou édités) nous ait été transmis par un Français.

Je ne reviendrai pas sur la question, évoquée plus haut de la véracité historique contestée de certains épisodes du livre : à mon avis seul un des coéquipiers survivants (ils ne doivent pas être très nombreux) de l'unité de Sajer, ou un historien extrêmement pointu sur ce sujet, pourraient être en mesure de remettre en cause certaines parties. Pour ma part, j'ai trouvé que cet ouvrage "sonnait vrai". Le fait notamment qu'il n'ait pas caché certains épisodes

¹ Je dois rectifier. Certains témoignages quant à ce livre qui a au moins le mérite de ne laisser personne indifférent, sont sincères et poignants. On y décèle en beaucoup de la suspicion pour un homme qui est capable, quelque dix ans après la guerre, ou moins, ou plus, d'ignorer l'holocauste, et alors même que ses propres épisodes de guerre se trouvaient avoir été vécus pas très loin des régions où se trouvaient les camps de concentration. Par simple souci historique, sans parler de morale ni de quoi que ce soit du genre, un auteur ne peut ignorer cette si lugubre tranche de notre histoire. Il y a donc incontestablement chez Guy Sajer le désir de gommer tout ce qui ne va pas dans le sens de son idéologie. Cela, qui ne réduit pourtant pas l'intérêt du livre ni son intérêt documentaire, est difficilement admissible, il faut le reconnaître. Mais faire de la morale après coup a-t-il vraiment un sens ?

peu reluisants (exécution sommaires de partisans ou de prisonniers de l'Armée Rouge), même s'il ne se présente jamais comme directement impliqué dans ces exactions (vrai ou pas, il est le seul à le savoir), est de nature à donner de la crédibilité à son témoignage. De même que certains passages plus caustiques ou amusants (participation de l'aumônier de l'unité à toutes les orgies qui se présentent) et qui sont si burlesques qu'ils ressemblent bien à du vécu. Il n'a pas non plus manqué de rappeler sa position parfois inconfortable de "Franco-Allemand" de l'équipe, considéré comme un guerrier de moindre valeur (épisode de l'agression de Lensen). La question serait ensuite de savoir s'il n'a par ailleurs pas omis d'évoquer d'épisodes encore moins glorieux : ainsi, il n'est jamais fait référence à des massacres de populations civiles : mais là encore, je ne suis pas suffisamment spécialiste de l'histoire de la Grossdeutschland pour savoir si elle a participé ou non à de telles opérations.

Néanmoins, je dois avouer que cet ouvrage me laisse sur une impression de gêne : à aucun moment l'auteur ne nous laisse entendre qu'il ait eu, à un moment ou un autre, y compris après la guerre, conscience qu'il combattait dans le mauvais camp.

S'il reste à jamais marqué par son expérience (rudesse de la vie au front, discipline froide et brutale de la hiérarchie, expérience hallucinante des combats, mort de ces camarades, séparation de sa fiancée, ...), il n'avoue jamais regretter de s'être battu aux côtés de l'Allemagne nazie. Comme il était très jeune au début de son aventure, il aurait pu expliquer sa décision de s'engager dans la Wehrmacht, sur le compte de l'inconscience de la jeunesse, de l'attrait pour l'aventure.... mais il ne désavoue jamais son parcours. Pourtant, ce livre a été écrit plusieurs années après guerre, et il mentionne quelquefois des épisodes ultérieurs où certaines de ces réactions laissent percevoir une véritable haine pour ceux qui ne partagent pas ces valeurs, ou qui pourraient être critiques vis à vis de son engagement. Il m'a même semblé percevoir parfois l'idée que le seul tort de Hitler c'est de ne pas avoir gagné la guerre (malheur aux vaincus). Les considérations idéologiques sont peu nombreuses dans ce livre, mais elles ponctuent un récit d'une qualité d'écriture certaine, en particulier pour ses peintures quasi-apocalyptiques des combats, de notes personnelles extrêmement ambiguës.

C'est pourquoi, si à mon avis cet ouvrage fait partie des textes indispensables que doit posséder tout amateur de l'histoire du front de l'est, je ne le conseillerais pas à un non initié sans quelques mises en garde ou réserves. En cela, on pourrait presque faire un parallèle avec le "Voyage au bout de la nuit" de Céline, un autre auteur Français maudit.

Freebee

guy sajer

LE

SOLDAT

OUBLIÉ



Texte intégral

L'autre fumier continuait à nous fustiger tout en fixant d'un air inquiet la plaine sans herbe qui s'étendait au loin jusqu'à ce que le regard se perde.

A peine avions-nous terminé de mettre correctement en batterie nos deux spandaus que le bruit des blindés

quittant le sous-bois nous fit frémir. En ce bel après-midi les chars allemands quittaient une fois de plus les ombrages et fonçaient vers l'est. Derrière eux, des régiments entiers, pliés en deux, nous dépassèrent et s'éloignèrent dans un mur de poussière qui couvrit la vue. Cinq ou six minutes plus tard, se déchaîna un bombardement d'artillerie russe sans précédent. Tout devint opaque au point que le soleil se voila à nos yeux agrandis de terreur. Seuls les éclairs rouges qui se profilaient sur des rangées de quatre-vingt ou cent mètres perçaient sans interruption la tempête poussiéreuse. La terre trembla comme jamais elle ne l'avait fait. Derrière nous, le sous-bois s'alluma de partout. Des cris d'affolement jaillirent de nos gorges altérées. Tout fut déplacé. La terre volait alentour, mêlée au fer et au feu. Kraus et un des nouveaux furent ensevelis sans réaliser. Je plongeai au plus profond du trou et fixai sans comprendre le ruisseau de terre qui refoulait vers notre abri. Je me mis à hurler comme un dément. Nous crûmes à la fin du monde. Halls réfugia sa tête sale près de la mienne et nos deux casques se heurtèrent comme deux vieilles gamelles. Son visage était transfiguré.

« C'est... la... fin », glapit-il.

Les mots étaient hachés par des déflagrations qui nous détruisaient le souffle. J'acquiesçais, épouvanté.

D'un seul coup, une forme humaine dégringola dans notre trou. Nous eûmes une crispation affreuse. Une seconde masse, dans un saut magistral, rejoignit la première. Alors seulement, nos yeux exorbités reconurent deux des nôtres. L'un des nouveaux venus haletait et criait malgré son essoufflement.

« Toute ma compagnie est détruite. C'est épouvantable ! »

Et comme il levait prudemment la tête au-dessus du remblai, une succession d'explosions déchira l'air près de nous. Son casque et une partie de sa tête volèrent à dix mètres. Dans un cri affreux, il s'abattit sur nous et Halls reçut le front défoncé du fantassin entre ses deux mains. Nous fûmes éclaboussés de sang et de fragments de chair palpitante. Halls rejeta au loin l'affreux cadavre et tourna brusquement son visage

contre la terre. Les coups étaient si violents qu'il nous sembla que la position changeait de place. Là-haut, sur la plaine bouleversée, un moteur hurlait sans pouvoir ralentir. Il y eut une explosion encore plus gigantesque, un éclair immense balaya le bord de notre tranchée, faisant retomber à l'intérieur nos deux spandaus et une vague de terre.

Ceux qui n'étaient pas muets d'effroi hurlaient comme des possédés :

« Nous sommes foutus !

— Maman, c'est moi !

— Non, non !

— Nous allons être ensevelis vivants !

— A moi ! »

Mais aucune supplication ne pouvait mettre fin à l'enfer qui dura, dura un temps indéterminable...

Une trentaine de fantassins en fuite plongèrent dans notre trou. Nous fûmes piétinés, heurtés, chacun voulait s'enfoncer en terre et tous ceux qui dépassaient furent irrémédiablement fauchés. Partout autour, des milliers d'entonnoirs s'étaient creusés et de chacun d'eux montaient les rumeurs de la troupe en retraite qui s'y était réfugiée. Mais la sale terre russe était remuée par de nouvelles salves, et ceux qui se croyaient sauvés continuaient à mourir.

Un ronflement d'avion perça le vacarme. Un cri, « Vive la Luftwaffe », monta, poussé par mille poitrines désespérées. Le bombardement continua quelques secondes puis ralentit nettement. Les sifflets des officiers encore en vie incitèrent à la retraite. De notre trou bondé, les fantassins s'échappèrent brusquement comme des lapins poursuivis par un furet. Nous allions les suivre lorsque notre stabsfeldwebel, qui n'était toujours pas mort, nous interpella bruyamment.

« Pas vous, gueula-t-il, nous sommes là pour arrêter une contre-offensive russe, placez-moi vos pétoires en batterie. »

Dans le fond de la tranchée, qui avait changé de forme, six cadavres de « Hitlerjugend » gisaient. A gauche de l'extrémité bouleversée, les bottes de Kraus émergeaient sous deux mètres cubes de terre

grise, l'autre grenadier était complètement enseveli.

Avec l'aide de l'ancien dont la joue saignait, nous remîmes en place le F.M. La plaine était méconnaissable. Le sol était plein de protubérances, comme si des taupes géantes avaient remué la terre. Tout fumait, tout flambait, les silhouettes allongées des lancers ne se comptaient plus. Au loin, à travers les volutes de poussière et de fumée, nous apercevions les geysers de feu que soulevaient les bombes lâchées des « ME-110 » sur les positions d'artillerie russe. Des dépôts de munitions ennemis devaient avoir été atteints. Le séisme de leur explosion envahissait terre et ciel dans une lueur et un déplacement d'air fantastiques.

« Les fumiers ! braillait l'ober, ils reçoivent la monnaie de leur pièce. »

Les « ME-110 » repiquèrent à l'ouest et l'artillerie russe réentama le second acte. Elle pilonnait surtout les Panzers qui refluaient en désordre. La moitié au moins avait d'ailleurs été écrasée.

Les fantassins qui nous avaient plongé dessus m'avaient à moitié cassé le bras gauche et si, sur le coup, je n'avais presque rien senti, une douleur violente me tenaillait à présent.

Je sentais cette douleur un peu comme une présence supplémentaire, mais trop occupé par ailleurs je n'y prêtais guère d'attention. Le bombardement continuait au nord, continuait au sud, passait à nouveau sur nous, prodiguant sans cesse son calvaire d'effroi et de détresse. Notre groupe hébété respirait péniblement comme un malade sans force et sans souffle qui se relève d'une longue maladie. Nous n'avions rien à dire. Rien qui puisse exprimer les heures que nous venions de vivre. Rien qui puisse être raconté avec l'intensité qu'il faudrait. De tout ceci, ne subsiste en général chez ceux qui l'ont vécu qu'un déséquilibre incontrôlable. Une sordide angoisse qui franchit le cap des années sans s'éteindre, même si, comme moi, l'on essaie de l'écrire, sans d'ailleurs pouvoir trouver exactement les mots qu'il faudrait dire. Je sais maintenant que cette angoisse ne s'échappera pas à travers ces lignes par lesquelles j'avais tant espéré me délivrer. Je me rends

compte, hélas ! que cette angoisse me poursuivra jusqu'au bord de ma tombe et je demande au Ciel qu'il me pardonne de n'avoir songé qu'à écrire en égoïste au lieu de contribuer à l'œuvre collective. D'ailleurs, je m'é gare en parlant du Ciel, peu importe son jugement depuis qu'il a assisté avec indifférence à l'abat-tage de ses créatures, qui, semble-t-il, n'avaient été mises au monde que pour cela. Je reste indifférent à mon tour à toute manifestation spirituelle. Que le Dieu en question rougisse de honte d'avoir toléré de telles choses et si sa vanité de Tout-Puissant lui permet un aussi sordide spectacle, reclouons-le sur la croix et brûlons-le, pour qu'il ne ressuscite pas.

Abandonnés de Dieu, en qui pourtant beaucoup d'entre nous croyaient, nous demeurions prostrés dans notre demi-tombe, l'esprit égaré. Seul, de temps à autre, l'un de nous braquait son regard fiévreux par-dessus le parapet et scrutait la plaine poussiéreuse à l'est, d'où pouvait surgir la mort. Il n'y avait plus dans ce trou à l'est de Bielgorod que des être éperdus qui avaient oublié que les hommes sont faits pour autre chose, qu'il existe une notion du temps, de l'espoir, et des sentiments autres que l'angoisse. Que l'amitié peut n'être pas qu'éphémère, que l'amour peut parfois exister, et que la terre peut être fertile et ne pas servir uniquement à recouvrir les morts des champs de bataille.

Il n'y avait plus dans ce trou que des fous qui agissaient sans pouvoir réfléchir ni espérer. Les membres engourdis par les heures que nous avons passées recroquevillés poussaient le camarade mort ou vivant qui occupait trop de place. Le stabsfeldwebel nous répétait mécaniquement de nous tenir à nos positions, mais chaque fois une série d'explosions nous expédiaient au fond du terrier.

La nuit nous surprit sans que nous ayons réalisé l'écoulement des heures. Avec elle, l'épouvante se réinstalla. Lindberg, dans un état nerveux alarmant, tomba dans un long évanouissement qui lui permit d'ignorer l'enfer pendant un moment. Il en fut de même pour le Sudète qui, lui, se mit à trembler comme un possédé et à vomir pendant un temps interminable. La

folie entraît dans notre groupe et gagnait rapidement du terrain. Je vis, dans un demi-délire, un géant, qui s'était appelé Halls à une autre époque, bondir à sa mitrailleuse et tirer comme un forcené vers le ciel d'où continuaient à se déverser le feu et le fer.

Je vis aussi le stabs, atteint d'une furie démentielle, frapper le sol à grands coups de poing puis rosser délibérément le dernier grenadier que l'on croyait lucide et qui fondit en larmes pour toute réaction. J'entendis avec une précision infernale un million d'échos que répercutait la terre. Je sentis aussi que j'allais m'évanouir. Alors je me mis à hurler d'une façon diabolique. Dans une inconscience totale, je me redressais et jetais mille imprécations vers le ciel. J'étais à bout, au bord de l'abîme, comme tous mes compagnons. Ma furie brûla comme un feu de paille les dernières forces qui me restaient. La tête me tourna et je tombai en avant contre le rebord de la tranchée. Ma bouche grande ouverte mordit la terre qui y entra en masse. Je me mis à vomir et j'eus l'impression que j'allais ainsi me vider complètement. Pataugeant dans ma vomissure, mes mains tremblantes cherchèrent à s'accrocher à la paroi de terre qui s'émiettait contre moi. Quelque chose de blanc illumina, comme dans un cauchemar, la nuit qui nous avait complètement envahis. Et cette lueur me fit peut-être échapper à mon évanouissement. Alors, lentement, mes yeux rougis s'élevèrent vers le rebord pour suivre la fusée éclairante russe qui déclinait en tombant vers le sol. Mais sur le moment, j'eus un sentiment bizarre. Je crus être chez moi et que rien de tout ceci n'existait. Seule une étoile descendait du firmament.

Je restai vraisemblablement très longtemps dans cet engourdissement. Les explosions continuaient toujours à compresser ma poitrine. Il se passa encore des heures pendant lesquelles, résignés, certains s'endormirent, tout en gardant les yeux grands ouverts. Enfin, vers minuit, tout cessa.

PS :

Nous avons réalisé les pages précédentes avant que nous n'ayons tout à fait achevé cet ouvrage monumental que constitue Le Soldat oublié de Guy Sajer.

Précisons encore une fois qu'un plumitif se permette d'amoindrir ou de minimiser le style de l'auteur, est proprement insensé, puisque qu'au contraire d'un ouvrage bâclé ou approximatif quant à l'usage « correct » de la langue française, nous avons là un texte d'une puissance d'évocation phénoménale. Sans contredit Guy Sajer, pour garder son pseudonyme, maîtrise sa langue, et malgré le fait que plusieurs fois il pose qu'il ne trouve pas les mots pour exprimer cette apocalypse qu'il a pu vivre à diverses reprises, il y réussit mieux que personne avant lui, nous entraînant à chaque fois dans un tourbillon de feu et de sang invraisemblable.

En témoigne les pages de sa dernière bataille, celle où l'armée allemande doit contenir l'avancée russe pour permettre à la population civile de Mermel, puis à ses propres soldats, d'être évacués par mer.

Le récit de ces journées insensées est hallucinant.

Reconnaissons aussi le courage de l'auteur qui avoue avoir eu en cette occasion une panique complète et qui, même qu'il était sensé être le chef d'un groupe, l'avait totalement paralysé.

Que n'ai-je eu cette ardeur de décision, cette volonté qui persuade les autres, pour prendre sous ma responsabilité l'avenir du groupe que l'on m'avait confié. Je demeurais là, inerte, incapable d'engager ou de déga-ger ceux qui attendaient de moi une quelconque initiative. Le blasphème que Lensen avait proféré à mon égard s'abattait sur moi, sur le commandement qu'on avait risqué de me confier et que j'étais incapable de mener.

Et c'était ici, à cent mètres de la tombe héroïque de Lensen, que se manifestait mon incapacité. C'était comme un symbole.

Je demeurai là, affligé, terrassé par mille misères de toutes espèces, pleurant à l'intérieur de moi de lourdes larmes de détresse.

Je sentais que mes compagnons allaient prendre d'eux-mêmes une décision que je n'étais pas en mesure de leur imposer avec l'autorité d'un chef. N'étais-je donc qu'un lâche ? N'étais-je pas, en fait, tout aussi méprisable que Lindberg dont la peur trop apparente nous avait si souvent écœurés ? Ce n'est plus la mort que je souhaitais, je maudissais mon existence, mon existence inavouable. Cette existence qui prenait l'aspect de cauchemars successifs.

Aujourd'hui, en ce moment crucial, j'échouais. J'échouais dans tout ce que j'avais espéré des hommes comme pour moi-même.

Dodelinant de la tête comme l'ivrogne au moment où l'alcool transforme son hilarité en une tristesse désespérée, j'étais là, conscient de tout, j'étais là, immobile, vaincu, écrasé par une panique insurmontable, déplorable. Et je n'y pouvais rien. Jamais je ne me pardonnerai cet instant dont la réalité me toucha au plus intime de moi-même.

Les minutes passaient sans apporter de changement à mon état, des minutes qu'il aurait fallu utiliser avec rapidité et lucidité. La peur continuait à me clouer là, au milieu de cinq autres désespérés prêts à la pire démence. Mon regard ne cherchait plus à percevoir le danger extérieur qui allait surgir. Il était tourné vers moi, à l'intérieur de moi-même, et il n'y constatait que ma détresse.

Il y eut d'autres bruits de chars, des grincements et des moteurs qui rugissaient. Un tremblement m'envahit sans que je puisse me détourner de mon obsession. Les autres s'agrippèrent entre eux, le visage révolté, prêts à hurler.

Lindberg se dressa malgré lui. Il voulait voir, il voulait voir comment cela allait se passer. Il avait égaré son fusil, il ne songeait pas à sa défense. Une malsaine observation s'était installée dans sa cervelle bouleversée. Il retomba en avant sur le bord du trou, agité lui aussi d'un tremblement insurmontable. Il bégayait et pleurait en même temps. Mon compagnon du début venait de crisper ses poings sur les manches de deux grenades. La mort s'approchait à grands pas. Je ressentais cette fois sa présence à travers un horrible frisson.

Sajer, après avoir pu embarquer avec quelques autres pour l'Allemagne, y entrera en contact avec l'armée anglo-américaine qui le fera prisonnier. Vu son origine française, il sera relâché. Néanmoins, afin de se refaire en quelque sorte une santé morale après son engagement dans l'armée allemande, il fut dans l'obligation d'effectuer un service militaire dans l'armée française d'une durée prévue de trois ans.

Bientôt malade, suites certaines de toutes les privations qu'il avait endurées lors de la retraite de Russie, il n'y fera que huit mois.

Ceci dit, et revenant au texte, malgré toutes ses qualités, on est obligé de reconnaître encore une fois qu'il nous laisse un sentiment de malaise troublant. Voici donc un homme qui, avec les armées allemande, à participé à une espèce

de désertification d'une partie de l'est européen, pratiquement jusqu'au portes de Moscou, par le fer et par le feu, laissant toute morale en des autrefois oubliés, et qui passe son temps, dans ses mémoires, à glorifier cette armée qui pourtant, au vu de son origine française, ne l'avais pas admis à cent pour cent.

C'est confondant de tristesse. Et il n'aurait pas été étonnant que Sajer, plus tard, fasse cause commune avec les révisionnistes de tous bords niant les atrocités de l'armée allemande, particulièrement à l'est, et pas seulement la SS où les barbares prospéraient mieux que nulle part ailleurs, mais dans la traditionnelle Wehrmacht qui participa pleinement aux crimes les plus atroces. Toutes les analyses un peu serrées de ces événements étant là pour le prouver.

Cela n'excusant par ailleurs d'aucune manière les crimes des alliés qui bombardèrent des villes entières, où il n'y avait en somme que des innocents, les militaires étant au front, pour y faire périr par le fer et le feu des centaines de milliers de personnes.

L'horreur, quoique l'on dise, fut des deux côtés. C'est ce que l'on peut surtout retenir de ces événements parfaitement incompréhensibles à celui qui garde encore un semblant de raison. A se demander ainsi si l'homme, quelque part, n'aime pas la guerre, avec ses corollaires qui sont le pillage, le viol, la destruction de tout ce qui tient debout, et bien entendu, les crimes les plus atroces.

Maintenant que ce livre nous ait marqué, c'est certain.